

A travers la Presse

Nous lisons dans le *Journal de Genève* les lignes suivantes, parues il y a trois jours, sous la signature du compositeur Gustave Doret, et que nous reproduisons avec un plaisir d'autant plus grand que nous sommes en parfaite communauté d'idée avec leur auteur :

A l'heure où la troisième symphonie d'Albéric Magnard était accueillie chaleureusement aux concerts Chevillard, dimanche dernier, le hasard fit que j'assistais au concert symphonique d'Angers, dans le cirque même où il y a quelques années furent sifflés avec conviction les premiers essais de ce musicien robuste qui laisse sa nature droite et forte exprimer en toute sincérité ses joies et ses souffrances, avec le plus grand dédain de l'« effet produit ».

Magnard lui-même n'en voulut point au public angevin, pas plus qu'aux abonnés des concerts de Nancy, qui restèrent eux aussi très froids à l'audition de sa deuxième symphonie. Doué d'un sens critique affiné, très sévère pour lui-même, il travailla dans la retraite, cherchant à dégager ses moyens personnels d'expression avec un rare souci de la forme.

Quand, il y a trois ans, il nous convia à un concert privé consacré à ses œuvres, la troisième symphonie fut une révélation, un éblouissement; elle marquait dans l'œuvre de son auteur une étape splendide. Les plus sceptiques parmi ceux qui avaient douté de l'*âme musicale* de Magnard furent séduits, empoignés par sa verve et sa puissance. Un musicien était né.

Mais la méfiance des chefs d'orchestre était encore à vaincre. Dès lors on ne saurait trop féliciter M. Chevillard d'avoir, le premier, marqué le pas. Ce fut, il y a huit jours, un franc succès que n'avait préparé nulle réclame et que ne soutenait aucune coterie.

Car Magnard est un indépendant, un noble caractère, conscient de sa force et incapable de procédés douteux pour attirer l'attention sur sa personnalité.

Sa troisième symphonie le place d'emblée au premier rang : elle est une des plus belles œuvres symphoniques françaises et peut prendre place à côté des partitions de Saint-Saëns, C. Franck et Lalo.

N'y eut-il pas quelque mérite chez les organisateurs des concerts d'Angers à deviner le musicien qu'est devenu Magnard ? Et lorsque — ce qui ne peut tarder — Angers prendra sa revanche en applaudissant la troisième symphonie, Magnard — oubliant les sifflets d'autrefois — se rappellera que les concerts de Paris lui furent impitoyablement fermés jusqu'aujourd'hui.

Car Angers reste toujours — avec Nancy — à l'avant-garde dans la lutte entre le passé et l'avenir. Aucune ville de cette importance ne possède un orchestre aussi vivant, aussi précis et aussi souple ; son chef, jeune et convaincu, Édouard Brahy, possède une autorité que lui envieraient les plus notoires batteurs de mesures. Au concert, comme aux répétitions, il conduit de mémoire. Il n'a pas, comme disait Bülow, sa tête dans sa partition, mais sa partition dans la tête. Son pouvoir communicatif est tel qu'exécutants et auditeurs se sentent vibrer de la même émotion à l'évocation des chefs-d'œuvre qu'il sait faire revivre. Avec Weingartner, Brahy est certainement le meilleur interprète de Liszt et de Berlioz. Sous sa baguette, l'ouverture du *Roi Lear*, œuvre d'apparence incohérente et d'architecture fantaisiste, prend une unité étonnante.

Avec une habileté extraordinaire, il en atténue les défauts pour mettre en valeur les qualités, et je ne savais pas qu'on pût soulever une foule avec cette partition — si brillante soit-elle — de la jeunesse d'Hector Berlioz. Cela fut une révélation.

Les Angevins savent-ils leur bonheur ? Et Brahy se doute-t-il qu'il est un homme heureux d'avoir un public sympathique, un public qui sait en toutes occasions manifester son plaisir ou son déplaisir, un public qui *répond* et ignore l'indifférence ?

